

**«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : *Malraux, quel roman que sa vie*», *Elle*, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.**

C'est au cours d'un déjeuner chez Chanel que Louise de Vilmorin et André Malraux se sont rencontrés après s'être perdus de vue pendant très longtemps. Pierre Galante appelle cela «les retrouvailles du destin». En effet Malraux vit de plus en plus séparé de sa femme Madeleine qui voyage à travers le monde, donne des récitals de piano et se plaît surtout aux Etats-Unis...

Après ce déjeuner où ils se sont «revus», la DS officielle d'André Malraux le dépose et va conduire Louise jusqu'à son château de Verrières-le-Buisson (à quarante minutes de Paris, dans le département de l'Essonne).

\* \* \*

«— Adieu, Monsieur le Ministre ! s'écrie Louise en tapotant sur la glace de la voiture.

— Adieu, surtout pas ! répond André Malraux en lui envoyant un baiser du bout des lèvres. A très bientôt.»

A trente-trois ans de distance, il a tenu sa promesse. Il est revenu vers Louise en homme riche, en ministre inamovible, en conseiller puissant et écouté du général de Gaulle.

— Nous sommes Chateaubriand et Mme Récamier. (C'est Louise qui parle.)

— Je ne voudrais pas vous quitter. Je commence à détester le travail qui m'arrache à vous, répond André.

*«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.*

— Ne vous efforcez pas de mentir. Le travail vous est plus nécessaire que l'air que nous respirons tous deux.

— Comme elle est douce à l'homme, la femme qui le comprend !

— Ce langage vous ressemble peu ! fait remarquer Louise.

— Je vous prenais pour une dame de compagnie et vous êtes une vraie compagne.

Le décor : un salon bleu du rez-de-chaussée du château familial de Verrières. Aux murs, un grand portrait équestre de Louis XIV, divers portraits de famille et, sur les tables, des petits tableaux de Christian Bérard, Jean Hugo, des dessins de Zwoboda. Devant la cheminée en marbre rose, une causeuse à trois places dans laquelle personne ne tourne le dos à son voisin. De petites tables gigognes sont utilisées pour le café et les rafraîchissements. Sur une grande table ronde, Malraux pose ses documents. Sans aucune exception, meubles, fauteuils, banquettes, rideaux sont faits de la même étoffe bleue à fleurs blanches.

Car André Malraux, quelques semaines après le départ du général de Gaulle, a déménagé de la Lanterne, demeure officielle située route de Saint-Cyr, dans le parc de Versailles, et résidence de fonction du ministre des Affaires culturelles, pour venir s'installer au château de Verrières.

Cependant, quatorze mois auparavant, il a loué «pour Louise et pour lui», un appartement de cinq pièces échelonnées sur deux étages et donnant à la fois, côté façade, sur la rue Montpensier, côté cour sur les merveilleux jardins du Palais-Royal tout roucoullants de pigeons dans les marronniers.

Avant de trouver «cette perle», Louise a prospecté sur la rive droite, l'avenue Gabriel et l'avenue Matignon. Malraux, à l'inverse de la plupart des intellectuels, n'est pas et n'a jamais été un homme de la rive gauche.

Louise est nommée par André grande intendante des lieux. «Faites quelque chose qui vous ressemble», lui a-t-il dit. Elle s'est adjointe Pierre Franck pour la décoration.

«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.

Malraux habitera le troisième étage, Louise le deuxième. Les deux entrées sont indépendantes.

«Quand il m'entendra, il descendra», dit Louise.

Elle s'occupe de tout : des artisans (elle n'emploie pas le mot ouvrier), des carrelages, des peintures, de la vaisselle.

«Je veux des évier plus profonds, dit-elle, des murs gris très tendre.»

Les placards de rangement de Malraux sont impressionnants de grandeur.

«Il me faut au moins trois robes, dit Louise. J'en mettrai quelques-unes dans ses placards.»

Le 1<sup>er</sup> mai 1969, jour de la fête du Travail, André Malraux est un amoureux libre que Louise a couvert de brins de muguet, ces éternels brins de muguet de *Sainte-Unefois*.

Cinq jours plus tôt, dans la soirée du samedi 26 avril, veille du référendum, Malraux avait été une fois de plus, et pour une dernière fois, le tribun du gaullisme. Dans un grand élan lyrique, il s'était écrié en conclusion :

«Napoléon a écrit : "J'ai fait mes plans avec les rêves de mes soldats endormis". Souvent le général de Gaulle a fait des plans avec les rêves de la France endormie parce qu'il avait trouvé avec lui des Français qui ne voulaient pas dormir.» Le jour du référendum, la France a répondu «Non» à de Gaulle.

### **J'imagine la compagne idéale comme un oiseau de paradis**

Ce jour-là, Malraux a dit : «Le charme est rompu», et aussitôt après a donné sa démission.

Le 1<sup>er</sup> mai, dans l'après-midi, Louise et Malraux en vacances du pouvoir, vont visiter, bras dessus bras dessous, «leur petit Palais-Royal».

«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.

— Vous avez le sens des proportions, je vous félicite, dit André à Louise en découvrant qu'elle a fait abattre une cloison à bon escient.

— Vous avez le sens de l'émotion, vous savez la communiquer, répond Louise.

— L'émotion, c'est ce qui vous prend au piège dans l'amour.

Toujours ce dialogue imagé aux couleurs du Grand Siècle qui fait parfois penser à la maxime de Joubert, autour d'un ouvrage de moraliste intitulé *Pensées* et qui fut le confident et l'ami de Chateaubriand : «L'amour est incompréhensible à ceux qui ne le partagent pas.»

Même pour ces deux êtres d'exception, l'amour serait un phénomène presque banal, si nous ne les sentions confusément cernés par la mort.

La mort, qui l'apporte ? Le fait divers, politique ou familial, poursuit inlassablement Malraux, qui a toujours la Dame de pique dans son jeu de cartes. Comme dans les tragédies grecques, on peut suivre l'existence de Malraux à la trace du sang.

Pourtant, en rencontrant une seconde fois Louise, il a refait connaissance avec ce qui lui manquait le plus, avec ce que n'avaient su lui apporter les femmes, hormis Josette Clotis : une présence égayante, active et reposante à la fois.

A Malraux, l'homme total, il faut non pas une femme fatale, mais une femme totale.

— Quelle est la femme de vos rêves ? le questionnait intentionnellement Louise.

— La femme avec laquelle je ne m'ennuie jamais. J'imagine la compagne idéale comme un oiseau de paradis auquel on peut dire de rentrer ses ailes lorsqu'on est saoulé de couleurs.

— Est-ce que je vous saoule de couleurs, moi ? demande Louise inquiète.

— Non, jamais. Vous me grisez de couleurs, ce n'est pas la même chose. C'est même toute la différence. Votre plumage se confond avec votre langage.

*«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.*

L'atout majeur de Louise de Vilmorin est là : elle distrait Malraux, très sensible à l'ennui. Elle le déride, le fait rire. C'est une causeuse brillante qui pratique à merveille cet art tombé dans l'oubli : la conversation.

Malraux la gronde :

— Vous monologuez comme un phonographe.

Mais il se ravise :

— Après tout, j'adore votre disque usé.

— Seriez-vous méchant ?

— Non, je ne suis que sévère. Envers moi-même surtout.

Les projets font toujours partie de leur conversation. Ils en font comme un jeune couple. Tout est là : ces deux presque septuagénaires, qui paraissent chacun vingt ans de moins, forment un couple authentique. Un couple jeune, à la vérité. Coquet comme un académicien qui ne songe pas pour le moment à entrer à l'Académie française, Malraux s'habille chez Lanvin, faubourg Saint-Honoré. Il choisit des flanelles grises, des serges bleu marine unies ou à fines rayures.

Il est resté un gourmet très attaché aux plats de son enfance. Mais il fait attention et ne mange jamais beaucoup. Il déteste les légumes, sauf les salsifis, mange rarement des fruits, sauf lorsqu'il est invité, par politesse. Il adore les entremets; soit un pithiviers, son gâteau favori, soit un mille-feuilles, une crème au chocolat ou un éclair.

Il est éclectique : à l'étranger, il mange volontiers la cuisine du pays qu'il visite.

A Paris, Lasserre, curiosité des touristes, est son restaurant préféré, mais il y commande surtout des grillades. Il aime les bons vins, le champagne, les cigarettes françaises.

Il pousse le culte de sa personne jusqu'à la plus extrême coquetterie. Il ne se lave les mains, une bonne dizaine de fois par jour, qu'avec des savons liquides, réputés meilleurs pour la peau que les autres.

*«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.*

Un détail : coureur d'aventures, écrivain comblé ou ministre démissionnaire, Malraux déchire chaque matin et jette dans la corbeille à papier la page de son agenda où figurent tous les rendez-vous de la veille. Ce qui fait dire à Louise : «Il détruit ce qu'il a vécu la veille. Moi, au contraire, je les conserve comme une relique. Il a horreur du pense-bête. Moi, j'ai le culte des agendas.»

«Bon vivant, mais austère, tendu, avec un penchant visible à la dépression, alternant avec des phases d'enthousiasme aigu», ainsi le définit Louise qui ajoute : «Un homme aux contradictions permanentes, avec une note dominante : il possède une faculté d'oubli peu commune. C'est la guillotine. Cela vous tombe dessus comme un couperet. Paradoxe entre les paradoxes, cette désertion spontanée de la mémoire ne s'accompagne chez lui d'aucune rancœur ni d'aucun sentiment de culpabilité».

«Quand une chose est terminée, classée, je n'y pense plus, dit-il. A quoi bon revenir en arrière ? La page arrachée n'est plus là».

«Mais il peut, dit Louise, faire preuve d'une attention de tous les instants».

Malraux n'a aucun sens de l'argent, qui représente pour lui une valeur abstraite, qu'on inscrit sur un chéquier, que l'on remet à un tiers ou que l'on dépose à la banque.

«Au contraire de Claudel, dit-il, l'argent ne m'a jamais intéressé. Ni pour ni contre.»

Que Malraux sache avoir le sens des affaires et soit intraitable sur un contrat, voilà qui relève d'un autre état d'esprit, mais Malraux, l'homme quotidien, a une indifférence totale pour l'argent. «Donnez-moi des sous !» demande-t-il à Louise qui lui remet cent nouveaux francs pour aller chez son coiffeur du Palais-Royal. «Je glisse dix francs dans la poche droite de sa veste, pour le maître d'hôtel au restaurant, et cinq francs dans la poche gauche pour le vestiaire.»

«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.

## **Je vous regarderai : ce sera ma récompense**

Au contact d'André Malraux, elle a réduit sa part de comédie. «Je me sentais déjà si petite devant Balzac..., lui dit-elle. Devant vous, je suis comme naine.»

«Ne me faites pas plus haut que je ne suis», réplique Malraux en plaisantant. Et il ajoute cette phrase qu'il aime à répéter : «Quels livres valent d'être écrits hormis les Mémoires ?», même si, par esprit de contradiction, on les appelle des «antimémoires».

Justement, Malraux travaille au tome II de ses *Antimémoires*<sup>1</sup>. Nous sommes le vendredi 12 décembre 1969, à Verrières. Hier jeudi, Malraux a déjeuné chez le général de Gaulle à Colombey-les-deux-Eglises. Il passera quatre jours à rédiger les notes d'un entretien qui a duré six heures...

Malraux, ministre, se levait à 8 h. 30 pour être aux Affaires culturelles à 10 heures. Maintenant, il se lève à 10 heures.

Louise se réveille à 8 h. 30 et fait trois patiences. C'est rituel. Puis, sa toilette faite, elle se rend dans la chambre de Malraux et assiste à son petit déjeuner : thé, citron, un croissant. De son lit, il regarde Louise : son premier coup d'œil est pour elle.

— Comment me trouvez-vous ce matin ? demande-t-elle.

— Hirsute, répond Malraux (langage laconique et farfelu imité de Clappique dans *La Condition humaine*).

Une demi-heure plus tard, Louise se présente de nouveau.

— Et cette fois ?

— Convenable.

Troisième essai, troisième jugement :

— Ça peut aller, dit Malraux. Que dis-je ? Grande beauté !

---

<sup>1</sup> Malraux en a extrait un chapitre publié en mars 1971 sous le titre *Les Chênes qu'on abat...*

*«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.*

Louise va lui lire le courrier à haute voix. Puis elle ouvre le journal dont il ne parcourt que les titres.

A 13 heures, André et Louise boivent un whisky dans le salon bleu, puis déjeunent en tête à tête.

A 14 h. 45, on se retire chacun de son côté.

De 17 h. 15 à 18 h. 15, whisky dans le salon bleu où le feu de bois crépite dans la grande cheminée...

La nuit glaciale de la fin de l'automne est tombée.

«Je veux jouer avec vous franchement, nous dit-il. Vous faites de votre mieux et je souhaite vous aider. Dans une biographie, j'ai horreur de la complicité. J'apparais. Je ne reste pas en coulisse, mais je ne veux être en aucun cas le maître de manœuvres du théâtre d'ombres chinoises qui actionne les ficelles.»

— Mon chéri, dit-elle à André, dans deux semaines exactement nous nous envolerons pour Marrakech. Je m'en fais une fête.

— Nous descendrons à la Mamounia, précise Malraux.

Louise ne connaît pas le Maroc.

— J'imagine des couchers de soleil irisants...

... Je vois de vieilles dames anglaises prenant le thé autour de la piscine et croquant des sablés avec une mélancolie et une dignité silencieuses. Je leur ferai la conversation. Je les amuserai.

— Vous vous méprenez, ma chère. Vous verrez des charmeurs de serpents et des marchands de machines à coudre au rabais; mais vous ne rencontrerez pas la reine Victoria et ses dames de compagnie plongeant leurs orteils dans la piscine...

— Eh ben ! tant pis, je vous regarderai : ce sera ma plus belle récompense.

Suivie de Lustré et de Fourrure (les deux chats), Louise se retire.

*«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.*

Malraux, jaloux, lui dit :

— Ils vous suivent. Eh bien ! gardez-les.

— Je vous en enverrai un ! dit Louise...

### **Mon cœur s'emballe facilement, lui si calme**

Depuis longtemps, depuis toujours, Louise de Vilmorin a pris l'habitude d'avoir le dernier mot. Mais, cette fois, le dernier mot va appartenir à la mort. Il n'y aura pas d'intermède marocain. Pas de nuit de la Saint-Sylvestre à la Mamounia. Pas de Jour de l'An à Marrakech.

Malraux avait retardé le départ de quarante-huit heures, le fixant au dimanche 28 décembre.

Le Destin et sa complice – la Mort – en ont décidé autrement, interrompant à tout jamais la tendre idylle des amoureux de Verrières. C'est la foudre qui s'abat sur le Parnasse de ces deux créatures inspirées et loyales, profondément ennemies du mensonge. Et la Mort remporte ici la plus inique des victoires.

«... Je ressens comme une difficulté d'être, eût dit M. de Fontenelle. Une légère difficulté d'être, car auprès de vous, j'ai une folle envie de vivre !» Louise exprime ainsi son «sentiment de la grippe». Elle emploie les mots : sentiment de la grippe.

Tout, même la maladie, est prétexte à son besoin inassouvi de liberté poétique. Cette poésie qui est à ses yeux «l'anarchie essentielle».

— Pas d'espièglerie, riposte Malraux. Venue de Hong-Kong ou du pôle Nord, la grippe, cette année, est une affection sérieuse, maligne, perverse. Vous allez vous soigner énergiquement. Je vous préviens, je serai intraitable.

— Je vais guérir tout de suite. O, mon Dieu ! je ne me pardonnerai jamais de rater Marrakech.

*«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.*

— Un voyage s'ajourne. Que le Maroc soit pour vous un rêve de petite fille, nul plus que moi ne s'en réjouit. Mais la réalité prend le pas sur le rêve. Et la réalité, dans votre cas, s'appelle la grippe.

— Qui vous assure qu'elle ne sera pas bénigne ?

Malraux fait les gros yeux, puis sourit, désarmé par la moue dépitée de Louise :

— Que ressentez-vous ?

— Je me résume au galop, dit-elle : migraine tenace, courts-circuits dans le cerveau, frissons lombaires – j'ai les vertèbres agacées – lourdeurs fourmillantes dans les jambes; pour la première fois, j'éprouve la sensation d'avoir des jambes de très vieille bonne femme, des jambes âgées de cent mille ans... (Malraux ne peut s'empêcher de sourire.) Mon cœur s'emballe facilement, lui si calme d'ordinaire...

... Enfin, j'ai des paupières de marbre. Des paupières qui ne pensent qu'à se fermer. Tirons les volets, tirons les volets !

— De grâce, ne plaisantez plus ! Donnez-moi votre main que je prenne votre pouls. (Un silence ponctué d'un éclat de rire de Louise.) Maudite imprudente; vous avez une fièvre de cheval. Tous les symptômes d'une grippe classique mais carabinée. Retournez vous coucher. Je téléphone à mon docteur, il accourra de Paris.

— Inutile de dramatiser. Notre médecin de famille suffit. Il nous connaît comme un automate ses poupées et habite à deux pas d'ici.

Malraux se laisse convaincre. Louise, en robe de chambre, est assise sur son lit, la mine pâle et défaite, comme si elle relevait d'une jaunisse. Même la fièvre ne réussit pas à empourprer ses joues d'adolescente punie.

— Vous êtes une éternelle petite fille qui mériterait une cordiale fessée, dit encore André tendrement en la remettant dans son lit.

*«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.*

## **Le bonheur l'avait rajeunie de vingt ans**

Nous sommes le lundi 15 décembre. Il est un peu plus de 10 heures du matin.

Trois jours de lit, avec une température éprouvante dont les antibiotiques n'ont que difficilement raison. Une convalescence pénible et courageuse, agitée par la peur de ne pas partir pour le Maroc. Le mardi 23 décembre, Louise est sur pied.

«Une maladie n'a aucun intérêt lorsqu'on en sort victorieuse, dit-elle. Cela consiste en une épreuve de force que le corps livre contre les microbes, des microbes que les médicaments vous aident à tuer...»

Le jeudi 25 décembre, elle semble aller beaucoup mieux. Mais ce que Louise de Vilmorin cache à André Malraux, c'est qu'elle chancelle encore sur ses jambes et, dans un sursaut d'énergie, en n'en laissant rien paraître, Louise se rend à Paris au chevet de sa sœur aînée, Mapie de Toulouse-Lautrec qui, elle aussi, est atteinte de cette «assommante épidémie qui doit nous venir de Java ou de Tombouctou».

— C'est une folie, dit Malraux sévèrement. Restez donc au chaud. Que Verrières, au moins, serve à vous protéger, fût-ce contre vous-même.

Le vendredi 26 décembre, à 18 heures, Louise est prise de vertiges. Tandis que son cœur bat la chamade, elle monte dans sa chambre, se couche.

A 19 h. 22, celle qu'on a appelée «la princesse de Clèves du XX<sup>e</sup> siècle», rend le dernier soupir... Louise de Vilmorin venait de mourir, presque subitement, de la rupture d'une artère intestinale. Ce n'était pas la mort qu'elle avait souhaitée. Elle aurait voulu que son médecin lui dise : «Il ne vous reste que deux jours à vivre.» Alors, étendue sur un lit d'apparat, elle aurait demandé à toute sa chère famille, à ses intimes, de se réunir autour d'elle et, dans un grand sourire, leur aurait dit un pudique au revoir !

Le 27 décembre, la presse annonce le décès de Louise de Vilmorin. André Malraux, dont le nom dans le faire-part est cité en dernier, s'associe officiellement à l'affliction de la famille. Ce deuil est le sien. De sa taille, de sa personnalité, de son envergure universelle, il domine ce deuil qui l'accable. Lui, l'homme qui a dialogué de

«Le premier récit de l'idylle exceptionnelle qui unissait André Malraux et Louise de Vilmorin "Les amoureux de Verrières" - Un chapitre du livre de Pierre Galante : Malraux, quel roman que sa vie»,  
Elle, 23 août 1971, n° 1340, p. 4-9.

tout temps avec la mort, lui dont la vie quotidienne n'a cessé de conduire un cortège de défunts inoubliables, lui, André Malraux, va-t-il se faire à ce dernier coup du sort ? C'est l'amour décapité, les élans de deux cœurs soudainement brisés.

«Je ne doute pas de l'existence d'un Dieu. Je doute de son sentiment de la justice à l'endroit d'une humanité qui a son droit à l'amour.»

Nous sommes dans la tradition romantique d'Olympio, de Victor Hugo à Villequier, de Lamartine au lac du Bourget, pleurant Elvire noyée... Mais Malraux, lui, n'exalte rien : les yeux secs, il cache sa douleur sous son masque tragique.

Compte tenu de la différence des âges et des époques, nous sommes surtout dans la tradition de *L'Adieu aux armes* et de Catherine Barkley expirant dans la salle d'opération d'un hôpital suisse, sous le regard impuissant et éploré d'Ernest Hemingway.

Hier papillon fou de vacances africaines, hier ballerine bavarde avec distinction et heureuse sans retenue, Louise repose, à présent, inéluctablement éteinte. Le bonheur l'avait rajeunie de vingt ans.

«Les morts n'ont pas d'âge», dit Malraux.